

Esquisse d'une géographie. Propositions pour l'étude de la bisexualité psychique*

marie-claire lanctôt-bélangier

L'auteure aborde la notion de bisexualité psychique à l'aide de quelques propositions théoriques et de références cliniques. En tentant de se défaire d'une utilisation neutralisante de cette notion, ce texte se promène tantôt du côté de la petite fille et du petit garçon, tantôt du côté du psychanalyste pour rencontrer inévitablement sous la question de la différence des sexes, celle du féminin et de la jouissance. Et si la bisexualité était cet autre continent, cette terre promise qu'il nous faudrait gagner au delà de la passivité, dans la rencontre avec l'étranger?

Si Freud parlait du continent noir pour nommer la féminité, d'autres, plus près de nous, ont parlé de l'Orient pour évoquer la bisexualité. Non pas pour être pris dans un fantasme qui ferait des orientaux des êtres plus proches, plus accessibles à cette notion que nous, pauvres occidentaux. Mais pour parler de cette inquiétante étrangeté, j'emprunterais volontiers cette expression « l'orient du représenter » (Rey, 1974) avec son mystère et sa difficile approche face à notre logique cartésienne, avec sa fascination, sa lumière obscure et ce trouble à fleur de peau, à fleur d'être que l'image de l'orient et celle de la bisexualité portent en elles-mêmes. Cet orient évocateur me permet de parler de la bisexualité comme de ce qui serait la trace de l'étrangeté, de l'étranger à son propre sexe, à l'intérieur de soi. Cette altérité sexuelle au cœur de soi, je la verrai plus comme virtualité organisatrice de l'identité et du désir que facteur de déliaison, de trouble ou de pathologie.

« Présence conjointe de dispositions psychosexuelles opposées » voilà une des définitions que donne Christian David (1973, 234) de la bisexualité psychique. La pensée orientale, ici, pourra nous être utile : pensée qui, dans une perspective symbolique plus créatrice que destructrice, non seulement n'oppose pas les contraires, mais qui en favorise l'alliance, sans les abolir ni les neutraliser. Perspective qui fera de la bisexualité psychique, *l'empire des signes*; c'est-à-dire là où la prolifération des signes, des lieux, des mouvements prendra le corps comme la scène et comme le lieu de ses multiples inscriptions. (Y a-t-il une *carte du tendre* de la bisexualité?) Ainsi, outre l'orient que je garderais, là au loin, comme un arrière-pays, il m'apparaît essentiel d'évoquer et de convoquer la géographie du corps pour parler de bisexualité. Non pas pour y rechercher, du côté de la biologie, les

* Version modifiée d'un texte présenté au colloque de l'APPQ, Montréal, avril 1997.

« signes rabougris » de quelque sexe caché sous l'anatomie manifeste, ou encore quelque anomalie dont certains sujets seraient porteurs. Situer la bisexualité psychique sur la scène du corps puisqu'il me semble que trop souvent la notion même de bisexualité vient occulter la question de la différence, celle en particulier de la différence des sexes, et tout particulièrement la question du féminin. Comme si le tabou du féminin risquait de s'insinuer sous cette couverture qui pourrait masquer la différence et le spécifique.

Incarner la bisexualité psychique, la voir en œuvre dans la peau, la chair, les liquides, les appendices et les jouissances du corps : c'est là une nécessité pour moi. Il ne s'agit pas, bien sûr, de quitter Freud pour suivre son ami Fliess et chercher les fondements embryologiques ou phylogénétiques de la bisexualité. Mais cet ancrage dans la réalité psychique, dans la réalité subjective inconsciente ne doit pas nous faire trop rapidement quitter le corps. Pas plus d'ailleurs que l'on ne saurait parler de sexualité en niant ou en suspendant la réalité toute charnelle des corps d'enfant et d'adulte que la pulsion et le désir viennent bouleverser et saisir tout entiers dans leur mouvement. Gardons le corps avec nous puisqu'il s'agit bien de sexualité ici aussi, avec la même dangerosité et la même complexité. Pire ici peut-être parce qu'elle est *bi*, parce qu'elle est double. Parce qu'elle est la preuve ou l'effet de la plasticité de la libido et des virtualités de la sexualité humaine. C'est ce *bi*, ce double d'ailleurs que l'on retrouve sous diverses formes et diverses représentations depuis les premiers mythes qui ne cessent de hanter la pensée humaine, celui de l'androgynie, de l'hermaphrodisme, celui de la jumeauté.

Néanmoins, bien que sexualité et bisexualité soient inscrites dans les corps, masculin ou féminin, leur réalité est aussi objet de construction. Tout comme l'identité sexuelle est le fruit d'une construction sans cesse renouvelée, la bisexualité psychique l'est aussi : réalité psychique construite, mise à l'épreuve, et maintenue en un fragile équilibre dans le corps et la subjectivité. La bisexualité côtoie et nourrit la part refoulée de la sexualité en chacun de nous. Part refoulée, région cachée, arrière-pays plein de brume, cet orient, qui, tout comme l'inconscient et l'absence de contradiction, effraie par la couleur d'homosexualité latente à la fois cachée et montrée.

La petite fille et le petit garçon

Qu'en est-il de la bisexualité psychique, chez la petite fille? Il me revient, autour de cette question, cette phrase d'une patiente bouleversée à la veille d'une séparation pour les vacances et qui me dit : « Je voudrais être votre petit garçon pour que vous me gardiez avec vous, ou votre petite fille quand vous en aurez envie ». Il me semble y entendre, sur le fond d'une menace d'abandon, dans l'image de bisexualité, l'expression d'un désir de complétude. Une complétude non seulement narcissique mais surtout fantasmée ici dans un vide relationnel par une grande demande d'amour : cette patiente voudrait être un enfant, et un enfant de tous les sexes pour ne jamais manquer au désir de l'autre. Etre sans manque,

sans castration, capable d'osciller d'un sexe à l'autre pour être aimée et gardée à jamais. Être sans le défaut d'un sexe que l'on n'aurait pas. Être dans le plein, le complet qui ne pourrait se faire abandonner?

C'est ainsi, me semble-t-il, que j'entends souvent, dans la plainte des filles, dans la voix des femmes, ce que l'on nomme : *l'envie du pénis*. Cette envie, cette demande à avoir plus que son sexe ne saurait lui donner, ce sentiment d'avoir été privée, par la mère, d'un quelque chose d'important qui engendre le désir chez elle, la mère. Une envie qui renvoie à un manque tragique, dans l'inquiétude et l'incertitude d'être aimée et désirée par la mère, qui, après tout, a peut-être, elle, tous les sexes ou le tout du sexe. La complétude, le surplus même, pour être à l'abri d'une insuffisance, d'un manque qui ferait détourner le regard et l'amour de la mère vers quelqu'un d'autre de plus parfait, de plus complet. Effacer, par cette image, la castration chez la femme, logée dans l'absence du pénis que ni le clitoris, ni le vagin, ni les seins dans leur apparition tardive ne viennent réparer. C'est en se greffant à cette angoisse d'abandon dont cette patiente est ici porteuse et en traversant d'autre part le manque et l'envie, que l'accès à une bisexualité psychique, chez la fille, viendra organiser l'identification sexuelle.

La demande d'enfant, dans le fantasme et le désir de grossesse, chez la petite fille, adressée alternativement à la mère et au père viendra faire varier et déplacer la demande d'amour et de complétude. Passage dès lors d'un *avoir* à un *être*, être enceinte, être mère, être porteuse d'un enfant avec ce gros ventre rond que l'on peut offrir au regard de tous, que l'on peut afficher de façon provocante, voilà une image, un fantasme de bisexualité loin de toute unisexualité qui abolirait les différences. Ainsi, plutôt que de définir l'enfant, garçon ou fille, dans une bisexualité psychique qu'il devra quitter et dépasser pour aller vers une monosexualité signe d'une réussite du passage œdipien, je préfère parler de la bisexualité psychique comme ce qui permet justement la création, toute création, et faire un enfant en est une, dans une tentative de dépassement des limites d'un seul sexe. Même si, De M'Uzan (1975, 891) nous le rappelle souvent, la création n'est pas que l'opposé de la mort. Cette bisexualité évoquée ici dans le transfert, avec les mots de la patiente : *je voudrais être une petite fille ou un petit garçon pour que vous me gardiez*, s'adresse, comme toujours, à la bisexualité de l'analyste. De cette question, je reparlerai plus loin. Je dirai seulement, dès maintenant, qu'il ne saurait s'agir de proposer un genre *neutre* pour l'analyste.

Et, chez le petit garçon, qu'est est-il de la bisexualité psychique? Qu'en est-il de ces hommes qui arrivent aujourd'hui dans les cures en faisant si souvent état de leur part féminine bien intégrée? En montrant presque, comme si la géographie bisexuelle était visible, cette part de féminin que la culture contemporaine les oblige maintenant à afficher. Ces hommes disent aussi, presque sans danger, qu'ils aimeraient bien être une femme. Mais ne sont-ils pas pris dans l'illusion même de leur sexe?

Je ne reprendrai pas ici l'œdipe et la position de « la petite fille » que parfois le petit garçon joue à être, devant son père et sa mère. Pour évoquer dans une image,

le féminin des traits infantiles dont le petit garçon peut jouer jusqu'au moment où le poids des choses pourrait le rattraper, je pense au magnifique début de la nouvelle de Sartre, *L'enfance d'un chef* (1939, 153-154). Lors d'une fête d'enfant, un petit garçon, Lucien, déguisé en petit ange, voit son identité complètement vaciller sous le regard des adultes qui le trouvent si mignon que l'on dirait une petite fille.

« Il avait peur que les gens ne décident tout d'un coup qu'il n'était plus un petit garçon (...) peut-être que ça y est déjà, que je suis une petite fille; il se sentait si doux en dedans que c'en était un petit peu écœurant (...) il offrit des fleurs à tout le monde avec des gestes arrondis; il avait envie de s'embrasser la saignée du bras. Il pensa : ça n'est pas pour de vrai. Il aimait bien quand ça n'était pas pour de vrai (...) ».

Justement, le petit garçon aime bien quand ça n'est pas pour de vrai et qu'il peut tenir le visible et l'invisible du sexe rassemblés dans cette idée d'un bi qui ne lui coûterait rien. Qui ne ferait qu'ajouter une dimension à son sexe. Il me semble ici encore, comme je le reprendrai plus loin, que pour parler de la bisexualité psychique, il faille passer par la question du féminin. Pensons à *L'homme aux loups* ou encore à *Schreber* (Freud, 1911, 1918) pour nous rappeler comment la porte étroite des fantasmes féminins vient ébranler le masculin et aussi la bisexualité. Chez le petit garçon, le visible du pénis, dans un temps du moins de l'oscillation de la bisexualité psychique, peut rassurer et illusionner. Mais il sait aussi qu'il pourrait y perdre, qu'il est danger. L'illusion, même confrontée à la menace, reste ce qui lui permet de se tenir dans la bisexualité.

Alors, on peut voir apparaître, chez le petit garçon, à la mêlée des identifications corporelles du masculin et du féminin, des fantasmes de grossesse, sous diverses formes, plus orales et anales. Fantasme d'avoir avalé des noyaux qui donneront des arbres et des fruits, fantasmes excrémentiels d'accouchement et bien sûr, si le délire s'ajoute, fantasme d'auto-engendrement. Bien que, dans ce dernier cas, la bisexualité est plus que psychique, elle devient, je pense à Schreber, d'*essence divine*. Mais peut-on poser la question de la bisexualité psychique sous un seul angle : par exemple, y a-t-il une bisexualité psychique masculine? Mène-t-elle dans le travail analytique et transférentiel, à la découverte inévitable d'une homosexualité latente qui pourrait se mettre à s'agiter? Quelle terreur fait-elle surgir, quand, dans les cures, ce qui avait été, au début, si légèrement nommé « la femme au fond de soi » se met vouloir sortir du placard? Et, le féminin de l'homme est-il le même que le féminin de la femme? La différence des sexes ne devrait pas réduire le masculin et le féminin ni dans une symétrie ni dans une opposition en chiasme où tout finirait par se ressembler. Alors le féminin de l'homme, qu'en est-il, dans les hétérosexualités comme dans les diverses homosexualités? Quelle est son alliance avec le masculin, dans les excitations du corps et dans le travail psychique qui réussit à se bisexualiser?

Plus de questions qu'il n'en faut déjà! Et si l'on ajoute le culturel comme une dimension qu'il nous faut absolument prendre avec nous dans la bisexualité psychique, alors l'horizon se complique. Chez le petit garçon, les contraintes d'un sexe visible, important, envié mais vulnérable, les identifications oscillantes et les choix d'objet d'amour, avec un corps qui fait peu de place à la passivité quand enfin il a quitté la mère, les modèles culturels qui banalisent les différences mais soulignent la force et la virilité : je cherche en vain la trace orientale; je trouve plus de peurs, de frayeurs mêmes. La sexualité dans sa dimension *bi* comme dans son versant narcissique, au mieux, maintiendrait l'homme dans l'illusion. C'est du moins ce que d'un angle féminin, je pourrais esquisser, aujourd'hui. Avant de m'aventurer à faire le tour ou le détour de cette illusion.

La bisexualité du psychanalyste

Devant la difficulté, le mystère soulevé par la question de la différence des sexes, dans l'hésitation devant le recours à la réalité, la réalité corporelle, il me semble que, trop souvent, la bisexualité vient occulter la question du sexe de l'analyste. Quand ce sexe précis, limité, fait irruption dans le transfert-contretransfert, quand il marque ses effets sur le masculin ou le féminin de chacun des personnages de la cure, quand surtout le féminin insiste et fait problème, il me semble qu'il nous arrive tous de bâcler la question en étirant la notion de bisexualité, en utilisant son mystère même, comme un voile qui pourrait nous délivrer de penser au féminin, de penser le féminin dans le transfert-contretransfert. Il nous arriverait alors de parler d'un *genre neutre* pour échapper aux limitations trop réelles des genres et des corps.

Le sexe de l'analyste tout comme le sexe de l'analysant s'ouvrent tous deux sur les projections et les identifications multiples : rien de neutre là-dedans, puisque la reconnaissance et l'élaboration des bisexualités sont liées au travail même des cures. Nous pourrions parler d'un mouvement de bisexualisation du sexe de l'analyste qui doit aller de pair avec la re-bisexualisation de l'analysant. Ce mouvement impliquerait, du côté de l'analyste, la mise en jeu de son propre sexe dans cette construction fantasmatique d'un double de soi, d'un autre soi, doté d'un autre sexe, le *bi* qui permettrait d'entendre autrement et de s'offrir comme scène psychique et corporelle *autre*, dans l'étrangeté.

Mais il arrive que ce mouvement, ce brassage des identifications sexuelles fasse problème. Même Freud, on le sait, fut troublé par le féminin du transfert chez Dora et chez l'Homme aux loups. La passivation originelle dans le premier rapport à la mère, Green nous le rappelle (1973, 255), donne difficilement accès à la position féminine dans la relation transférentielle. Le risque de cette *passivation* archaïque peut menacer le sexe de chacun, dans certains moments de la cure. Surtout dans le versant féminin et passif alors mis en place et dans le redoublement de la mère à la femme chez l'analyste-femme. « Resterons-nous un homme et une femme, à travers toute cette histoire? » me demandait, un jour, un patient à qui l'intensité trop

vive de l'attachement faisait peur. L'on sait combien le lieu de la cure crée des moments particulièrement intenses qui bouleversent, menacent ou mettent, sérieusement à l'épreuve les identités sexuelles. Nombreux sont ceux qui craignent précisément, très dramatiquement, que la cure vienne révéler la part cachée d'eux-mêmes, cet orient, qui les obligerait à se définir autrement. Nous avons tous des analysants, homosexuels ou hétérosexuels, qui quittent brusquement la cure ou qui font des passages à l'acte de toutes sortes quand ils affrontent cette peur : où va les mener la bisexualité trouvée ou retrouvée? Ce sont parfois quelques sensations corporelles de l'analyste qui seront les signes de ce travail difficile et périlleux qui se fait dans la cure. L'analyste aussi, à ce moment, se sent à risque.

Quelle est cette scène entrevue et appréhendée de la bisexualité qui fait faire à certains analysants des passages à l'acte au moment même d'entrer en analyse? Entre les premiers entretiens et ce qu'il sera convenu d'appeler le début de la cure, quelque chose parfois se précipite et les affolera par après (quand ils oseront en reparler!) qui les pousse à des agirs homosexuels qu'ils viendront là presque offrir à l'analyste : cadeau scellé de mystère adressé aussi à la bisexualité psychique de l'analyste. Révélation muette d'un horizon de soi jusqu'alors insoupçonné que le début de l'analyse semble autoriser.

La bisexualité psychique, cela se gagne

J'emprunte à de M'Uzan (1975, 889) cette idée : « la bisexualité psychique, se gagne, dit-il, elle est le terme d'une évolution au cours irrégulier, difficile, toujours en danger de s'arrêter. » Et quelques mots plus loin, il ajoute « à partir de là, on serait tenté de définir la bisexualité essentielle *comme une exigence de travail imposée à l'appareil psychique*, ce qui fait penser à la définition de la pulsion. » C'est faire de la bisexualité psychique une *trajectoire* nécessaire pour alimenter l'identité sexuelle, en marquer la complétude et mener à l'accès à la jouissance. À la difficulté de vivre son sexe s'ajoute cette autre difficulté de vivre avec celui que l'on n'a pas. Une nécessaire dialectique fantasmatique s'élabore alors, sans oublier les pointes, les plis, les cavités et les saillies des corps, et permet le mouvement entre l'érotisme et la jouissance. « Mouvement entre » qui, pour certains, évoquerait l'espace transitionnel et où le sexe de l'autre serait aussi une « possession non-moi ».

Dans cet espace et ce va-et-vient entre le masculin et le féminin se loge le désir d'être *tout* ainsi que le voudrait cette autre patiente, Tatiana, qui parle ainsi de sa fin d'analyse : « il s'agit : d'être tout et aussi de tout avoir, sans deuil, sans renoncement. Oui, en effet, je me le demande souvent, pourquoi faudrait-il renoncer? » Cependant, malgré toutes les mises en place qu'effectue cette femme, malgré un paraître sexuée qu'elle offre au regard de l'autre, malgré une séduction évidente dont elle use, son désir s'échappe, la jouissance sexuelle n'est pas au rendez-vous promis. Dans un moment passé de l'analyse où même l'autoérotisme devenait sans effet, la masturbation inefficace et le fantasme desséché, elle se voyait comme sans

pénis, sans vagin, sans clitoris; voilà que maintenant l'exigence phallique ne lui donne pas accès à l'identification empathique à l'autre sexe, pas d'accès à ce possible mouvement où elle pourrait jouer de son identité sans la perdre. Et jouir. Elle veut jouir comme un homme, elle veut tromper son conjoint comme tant d'hommes le font, dit-elle, elle veut venger les femmes trompées en se donnant un amant. Pourtant, elle ne réussit qu'à rencontrer l'amertume et la colère dans ce raté de jouissance. « Point de frémissement » me dit-elle, point d'érotisation fantasmatique de son corps ni du corps de l'autre. Ce qu'elle rencontre dans ce tournant de l'analyse est en fait le lieu d'une excursion ratée de côté d'une recherche de perfection que l'on dirait narcissique phallique. Rien ne s'est gagné *ici*, parce que rien n'a risqué de se perdre. Tatiana reste trop agrippée à son identité de femme. Elle ne réussit pas à se projeter, à se laisser prendre, à se laisser perdre dans l'homme qui vient en elle.

Il me semble, à moi qui écoute, que je ne suis pas à la même place que celle assignée par la patiente dont je parlais au début, et qui s'offrait à être un petit garçon ou une petite fille pour que je la garde avec moi. Ici, cette autre femme se fait femme dans la séduction pour rivaliser avec les hommes adultères, avec les femmes à qui elle prend les amoureux et pour venger la mère mal-aimée. D'ailleurs, pour qui cette offrande d'amants dans ce tarissement de jouissance? Où suis-je, moi, dans ce transfert conquérant? Celle avec qui elle rivalise, ou celle qu'elle tente de venger? Ou les deux à la fois, moi qui insiste, comme femme, du côté de la bisexualité, moi comme gardienne de la bisexualité psychique ici déniée? Ces questions et d'autres touchent la fin de l'analyse et cette libération d'énergie psychique et physique qui bouscule tout avec vigueur, avec trop d'effets de narcissisation peut-être. Ces questions me font me demander si la cure psychanalytique ne viserait pas, à côté et en lien avec la liberté escomptée, un rétablissement de la fonction bisexuelle. Non pas orienter la bisexualité infantile (celle dont parle le Freud des *Trois Essais*, 1905) vers une identité sexuelle régie par la monosexualité, non pas limiter l'ouverture de la bisexualité originaires, mais plutôt favoriser la structuration de l'identité sexuelle à même la bisexualité.

Il s'agirait donc de gagner la bisexualité psychique pour éviter la tristesse répétée des inhibitions névrotiques. Gagner la bisexualité pour éviter le passage vers l'acte pervers qui tenterait d'affirmer avec force dans la réalité relationnelle et la réalité des corps, une bisexualité qui semblerait étouffée. Gagner la bisexualité psychique pour réparer « la sexion-cession et récupérer par le fantasme la jouissance concédée au sexe que l'on a pas. » (Green, 1973, 260) Et rester au cœur de la différence des sexes. Gagner la bisexualité pour lier identité et sexualité, même dans leur précarité et leur fragilité, pour se situer au carrefour du pulsionnel et du relationnel avec cette présence troublante, de l'autre non-moi en moi. Il nous arrive souvent de dire que la reconnaissance de sa propre identité passe par la reconnaissance de l'altérité; cette proposition prend tout son relief sous l'angle de la bisexualité psychique. Non pas gagner pour réussir à dire un « je l'ai » phallicisant ou un cadeau de la lotto des sexes, mais dans ce lent et difficile travail d'élaboration psy-

chique qui fait, au loin, se profiler l'horizon : l'orient, tout en restant inaccessible, envoie des signes et fait frémir le corps. Ce que l'image de ce gain évoque comme mouvement actif, comme déploiement d'activité mène, paradoxalement, à une passivité qui permettra, à la femme et à l'homme, de jouir de et avec son partenaire sexuel. Gagner la bisexualité, parce que l'identité sexuelle, au masculin et au féminin, est le signe du statut du sujet dans le désir de l'autre, comme plusieurs l'ont déjà affirmé. Et parce que la différence des sexes est, avec ce gain, revitalisée et la jouissance promise.

La bisexualité psychique et la jouissance

Pour faire suite à cette idée de gagner la bisexualité psychique, s'ajoute une autre proposition que j'emprunte, cette fois conjointement à Jean Bertrand Pontalis (1973) et à Joyce McDougal (1996). La bisexualité psychique est ce qui permet à la femme et à l'homme l'accès à la jouissance.

L'image de l'amour comme celle de la jouissance se font sur le fantasme d'une union que l'on voudrait parfaite ou totale, ou mieux d'une réunion avec l'âme sœur, avec *l'objet perdu*, où nous pourrions retrouver, au-delà des mots, au-delà des différences, un paradis perdu. Point d'étranger dans cet espace de béatitude espérée. Le double est l'autre soi-même que l'on n'est pas mais que l'on voudrait être. Dire : *point d'étranger, point de corps étranger* n'impliquerait que du familier, celui qui évoque et échappe à la fois à l'inquiétante étrangeté, et surtout celui qui se sauve du mystère des différences. Par contre, la bisexualité psychique, c'est cette capacité de s'identifier à l'autre, pour pouvoir non seulement le choisir comme objet du désir mais se donner à lui comme objet de jouissance. Non pas le leurre du tout-pareil de l'homosexualité, mais plutôt le lieu de la confiance préliminaire à l'abandon et à la jouissance.

Il faudra bien que l'homme fasse confiance à la femme, qu'il soit un peu femme lui-même, pour lui prêter son pénis et lui permettre d'en jouir sans risquer de tout perdre, sans qu'un *vagin denté* ou qu'une autre figure d'horreur du féminin ne vienne le lui ravir d'envie ou de rétaliation. Il faudra bien que la femme fasse confiance à l'homme pour que l'abandon, le difficile abandon, la position même d'abandon dans toute sa vulnérabilité rende les corps sensibles et érogènes. Il faudra bien que la femme soit un peu homme elle-même pour ne pas craindre l'abus, la déchirure, l'écrasement, la mort et laisser le sexe de l'homme la pénétrer et lui donner à jouir. Si l'un et l'autre, l'un ou l'autre ne se retrouvent pas un peu dans la position de l'autre, dans *l'étranger*, ils resteront pris dans la menace prêtée, projetée sur l'autre et alors point de jouissance, malgré tout le discours conscient, malgré toutes les tentatives et les séductions. Pour que chez la femme, le geste si grave et si intime de la pénétration soit porteur de jouissance, au-delà du traumatisme et de la douleur, il faut qu'elle se livre à *la défaite*. Pour que pour l'homme, ce geste si grave et si intime ne soit ni destructeur ni ne sombre dans *le fiasco*, il doit être capable de faire avec son angoisse de castration de façon à amener la

femme avec lui dans l'aventure de cette *défaite*, dans cette perte de contrôle, cet effacement des limites, cette intrusion, cet essoufflement des cœurs et des âmes. L'un et l'autre ne pourront supporter le possible de la jouissance que s'il y a identification à l'autre, que s'il y a la bisexualité psychique : nous voyons bien combien le corps érotisé, le corps jouissant est ici pris à partie. Et aussi comment la construction psychique des identifications doit s'appuyer sur la géographie des corps.

La bisexualité et le féminin

Le féminin, celui du roc et de la butée de la psychanalyse, on le répétera toujours, c'est aussi ce qui fait butée à la bisexualité. Je reprends ici Green (1997, 54) : « Jusque là englobé dans le vaste problème de la bisexualité, le féminin présente suffisamment de singularités pour qu'on l'examine à part, ou peut être mieux, que l'on recentre, à partir de lui, la question de la bisexualité. » Recentrer la bisexualité à partir du féminin, cela nous obligera, entre autres, à retrouver le féminin dans toutes ses arcanes et aussi dans son tressage avec la passivité. Et si la passivité devant l'autre est menaçante, ainsi que nous le rappellent tantôt Green, tantôt Pontalis, c'est du côté de cette menace mêlée, d'une part, d'une certaine horreur du féminin et d'autre part, de la prévalence du phallus. De là l'échec ou l'écueil de la bisexualité psychique.

Si comme le dit Green (1973, 255) « la passivation originaire du rapport à la mère rend difficile l'acceptation du féminin » dans les deux sexes, on comprendra combien ce féminin fera doublement problème à l'homme. C'est-à-dire que l'exigence de travail psychique pour intégrer le féminin et le masculin, pour gagner la bisexualité psychique, pour ne pas craindre le féminin en soi, ni l'afficher avec excès, l'exigence active de travail pour accueillir la passivité, se fera plus difficilement chez les hommes que chez les femmes. C'est ce qui fait dire à Julia Kristeva (1996, 218) que la bisexualité est plus accessible chez la femme que chez l'homme. Ce sera là ma dernière proposition : la bisexualité psychique, *terre promise* pour les deux sexes, semble plus proche des femmes que des hommes. (les femmes seraient-elles plus orientalisables que les hommes?). Ce qui a été dit plus haut sur la passivité, (et ce qui devrait être élaboré sur cette passivité, l'activité que parfois il faut mettre en jeu, dans la cure, pour découvrir cette passivité) doit bien sûr faire ici partie du tableau de cette proposition. Puisque, nous le savons bien, il n'y a pas que les hommes qui ont peur des femmes; les femmes aussi ont souvent grand peur de leur féminin, de leur passivité, de leur position pas rapport au manque et à la différence des sexes. Peur ou rejet hors de soi des sensations corporelles confuses et troublantes. En excès, en rejet ou en déni, en perversion ou en « comme si ». Dans tous les effacements mortifères de la sexualité ou les revendications pour occulter le manque, le féminin effraie, effraie les femmes aussi.

Kristeva, assignera la femme à la bisexualité par le biais de ce qu'elle nomme *le naturel* : c'est-à-dire par la référence au corps, je dirais à la géographie du corps,

aux possibilités du corps. Plus précisément dans l'expérience de la maternité, dans le ventre rond et plein de la maternité. Par son corps, par la présence réelle du bébé dans le ventre, la femme fait l'expérience de la bisexualité. Et cela se fait en dépassant, pour un temps du moins, la passivité, bien que l'attente de la grossesse comporte aussi son versant passif. Pendant la grossesse, il y a là, dans cet Œdipe qui se joue et rejoue du côté de la femme enceinte, un fantasme de complétude qu'elle saura induire chez l'enfant, à sa naissance. De narcissique, la bisexualité devient, aussi, à ce moment-là, relationnelle. Relation à la mère et au père, dans les mouvements d'oscillation qui ramènent chaque femme enceinte à son histoire infantile, et relation au bébé à venir, pleine de toutes les histoires passées. Pour la femme enceinte, cette présence réelle, corporelle de l'autre en soi, cette très grande puissance qu'elle pourra éprouver lors de l'accouchement, cette séparation après la fusion dont elle fait l'épreuve, psychiquement et physiquement, plus que quiconque, dont elle *sait* quelque chose plus que l'homme : quand elle donne l'enfant, quand elle se vide, quand elle en est séparée, rappelle Kristeva (1996, 218), c'est pour la femme une expérience *réelle* de bisexualité. Une expérience réelle dont il lui faudra, par après, tisser la longue part psychique.

Et ce serait peut-être à travers ce passage fantasmatique, psychique mais ancré sur le corporel, que la bisexualité psychique, de façon paradoxale, pourrait permettre que se réduise la part de masochisme allouée à la femme dans sa jouissance comme dans son être. Que se réduise la part de masochisme et de souffrance allouée à la mère : rappelons-nous que pour parler du masochisme, dans ses exemples masculins, Freud utilise le fantasme d'accouchement. Ce qui fait souvent sauter les femmes qui ont déjà fait le tour physique et psychique d'un accouchement. Et Kristeva ajoute (1996, 221) : « Comme toutes les réussites, la bisexualité psychique est certainement un fantasme. (...) Et par-delà l'inconfortable condition féminine que nous sommes nombreuses à connaître, la bisexualité de la femme reste une Terre promise qu'il nous revient d'atteindre. »

C'est sur cette note un peu provocante, un peu militante diraient certains, que je m'arrête. Sans arriver à conclure. Je me retrouve à nouveau face au mystère de la phrase inaugurale, de la phrase primitive : « Et Il les créa mâle et femelle ». Pour me défaire de trop d'images qui font de la bisexualité un avatar de l'enfance, un reste que l'on retrouve dans les passages à l'acte ou les perversions, pour aller contre cette idée d'incomplétude si souvent liée à la bisexualité comme s'il y manquait là quelque chose, une organisation, une assumption, je préfère ces images d'orient dangereux, mystérieux : est-ce là l'incontournable arrière-pays ou encore la Terre promise?

Mais je sais aussi que l'Orient, c'est aussi les falsifications, les fausses porcelaines, le faux-semblant, les signes obscurs dont on ne saurait pas toujours ni distinguer le vrai du faux ni en comprendre le mystère, pour nous étrangers. Enfin, je retiens que l'orient de la terre promise, c'est une géographie où il nous faudrait, il me semble, passer par la différence des sexes, passer par le féminin, « pour y

recentrer la bisexualité psychique » dirait Green, passer par la passivité et la passivité, passer par le masochisme, la douleur et la jouissance pour tenter de s'en approcher et d'en élaborer quelque chose. Et peut-être nous affronter à l'illusion.

marie-claire lanctôt-bélangier

51 avenue nelson

outremont

qc h2v 3z8

Bibliographie

- David C., 1973, Les belles différences, *Nouvelle Revue de Psychanalyse, Bisexualité et différence des sexes*, n° 7, Paris, Gallimard, 231-249.
- De M'Uzan M., 1975, Trajectoires de la bisexualité, *Revue française de Psychanalyse*, n°s 5-6, Paris, PUF, 880-892.
- Freud S., 1911, Le président Schreber, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.
- Freud S., 1918, L'homme aux loups, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1967.
- Green A., 1973, Le genre neutre, *Nouvelle Revue de Psychanalyse, Bisexualité et différence des sexes*, n° 7, Paris, Gallimard, 251-262.
- Green A., 1997, *Les chaînes d'Éros*, Paris, Odile Jacob.
- Kristeva J., 1996, *Sens et non-sens de la révolte*, Paris, Fayard.
- Mc Dougall J., 1996, *Éros aux mille et un visages*, Paris, Gallimard, NRF.
- Pontalis J.-B., 1973, L'insaisissable entre-deux, *Nouvelle Revue de Psychanalyse, Bisexualité et différence des sexes*, n° 7, Paris, Gallimard, 13-23.
- Rey J.-M., 1974, *Parcours de Freud*, Paris, Galilée.
- Sartre J.-P., 1939, L'enfance d'un chef, *Le mur*, Paris, Gallimard, Livre de poche, 151-245.